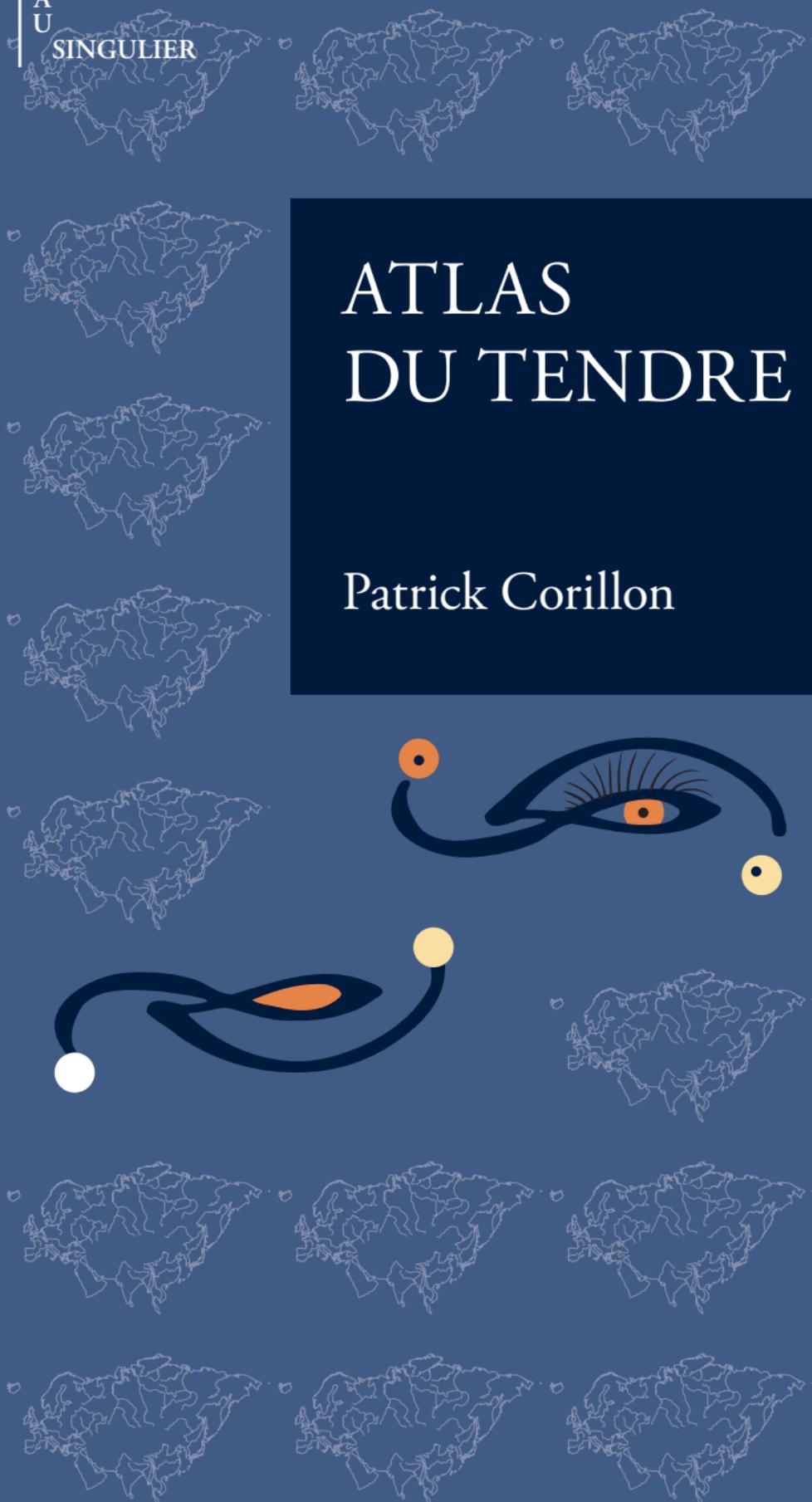


A  
U

SINGULIER

# ATLAS DU TENDRE

Patrick Corillon



ACTES SUD – PAPIERS  
Direction éditoriale : Claire David



Également disponible en livre numérique

Illustration de couverture : © Patrick Corillon

© ACTES SUD, 2024  
ISSN 2743-6608  
ISBN 978-2-330-18716-3

# ATLAS DU TENDRE

Patrick Corillon

| A  
U  
SINGULIER



*À Dominique.*



## LES PENSÉES POISSONS

“Mais de quoi vivent nos pensées ?”

Ça m'a pris à douze ans. Je traversais le bois de la Havette, au-dessus de Spa. Le soir commençait à tomber, et pour me sentir protégé, je longuais les grilles de l'ancien zoo. Par manque de fréquentation, ce zoo avait fermé ses portes quelques années plus tôt. Tous ses pensionnaires avaient été hébergés ailleurs, excepté les poissons exotiques. Ils avaient tellement grossi dans leur étang qu'aucun aquarium ne les aurait acceptés. Abandonnés de tous, ils essayaient juste de survivre. Le crépuscule était le seul moment de la journée où l'on pouvait les voir sauter hors de l'eau pour gober les moustiques. Leurs couleurs vives éclataient dans la pénombre. Curieusement, la vase ne m'empêchait pas de suivre leur course dans l'eau ; je me fondais avec tant d'intensité dans le mouvement des poissons que je savais exactement d'où

et quand chacun allait émerger. Malgré la nuit et le calme revenu à la surface de l'étang, les couleurs des poissons ne parvenaient pas à s'éteindre en moi ; elles entraînaient des centaines de pensées qui bondissaient dans ma tête et dont je pouvais parfaitement suivre le mouvement. Chaque pensée en faisait surgir une nouvelle. La seule différence avec les poissons était que je ne voyais pas de quoi pouvaient se nourrir ces pensées lorsqu'elles jaillissaient. Est-ce qu'elles me cherchaient ? Était-ce moi qu'elles voulaient gober ?

Deux ans plus tard, M. Body, notre nouveau professeur d'histoire naturelle, nous présenta au fond de la classe une vitrine remplie de poissons décolorés et fixés sur des socles. Il nous expliqua que durant l'été, il avait mis fin au calvaire des poissons de l'ancien zoo de Spa. Il leur avait donné une place où ils seraient d'une plus grande utilité. Chaque poisson était accompagné d'une étiquette le définissant, lui, sa famille et son milieu. Quand M. Body parlait, ses mains décrivaient de larges courbes, comme s'il tenait le monde en elles. Il ne regardait jamais ses mains, il ne nous regardait jamais non plus. Il regardait au-delà. Entre ses mains et ses yeux, nous avions toute la place pour exister

et penser à ce que l'on voulait. Je ne pensais qu'aux poissons. J'essayais de retenir leur nom en latin. J'imaginai qu'à chaque nom prononcé, mille pensées colorées surgiraient en moi, comme lors de la nuit de l'étang. Mais seule s'imposa la pensée que j'étais en train de réciter la liste d'un monument aux morts. Un monument aux morts de l'étang.

Dernièrement, je suis retourné au bois de la Havette. Des rangées de petites maisons ont été construites à l'emplacement du zoo. Le soir commençait à tomber. Malgré la pénombre, mon regard a été attiré par des taches rouges, vertes et bleues qui jaillissaient de l'endroit où se trouvait autrefois l'étang. Je me suis approché. J'ai pris le temps de voir bondir les casquettes fluos des jeunes qui profitaient des courbes du fond asséché de l'étang pour faire des figures avec leurs skate-boards.

Tout à coup – c'était plus fort que moi –, je leur ai demandé à quoi ils pensaient, au fond.

“À rien !”

À rien, ils ne pensaient à rien. Leurs jambes étaient des ressorts, leurs bras des pendules. L'équilibre parfait. Ils s'entrecroisaient en se frôlant, sans jamais se heurter. Après chaque bond, ils reprenaient leur élan dans

le trou. Ce trou noir, béant, qui leur donnait tant de grâce, qui m'avait donné tant de pensées. Ce trou qui, à l'origine, avant d'être étang, avait été un immense trou d'obus durant la bataille des Ardennes.

Je sais ce qu'il me reste à faire : creuser mon trou. Reprendre les choses d'en bas. Notre histoire est notre terreau. Elle ne nous élèvera que si l'on a le courage de la remuer et de la faire respirer par tous ses manques.

Je creuserai mon trou. Et si jamais quelqu'un tombe dedans, mes bras lui seront grands ouverts.

## LES IMAGES FLOTTANTES

*Deux souris un peu trop gourmandes tombent dans un bol de lait. C'est un grand bol aux parois rendues tellement glissantes par le lait qu'il n'est plus possible d'en sortir. Une souris est plus lucide que l'autre. Elle se dit : "Ces parois sont bien trop glissantes, jamais je ne parviendrai à m'échapper. Je préfère une mort digne, en pleine conscience de moi-même, plutôt que de m'agiter en vain comme une folle." Et elle se laisse couler dignement au fond du bol. L'autre souris ne pense pas à tout cela. Elle n'a qu'une idée en tête : "Je veux sortir ! Je veux sortir !" Elle s'agite éperdument. Bientôt, elle est à bout de forces. Mais ses pattes ont tellement battu le lait qu'il s'est transformé en beurre. Sans même se rendre compte de ce qui s'est passé, la souris sent le sol se raffermir sous ses pieds et bondit hors du bol.*

Chaque fois que je tombe dans un souvenir de mon enfance, un souvenir si fort

qu'il n'est plus possible d'en sortir, la tentation est grande d'imiter la première souris et de me laisser glisser doucement au fond de ma nature nostalgique. C'est alors que se dresse devant moi le visage ahuri de la souris fofolle, cette obstinée petite bête qui me pousse à remuer mes souvenirs dans tous les sens, qui me force même à les raconter avec l'espoir qu'un jour, je puisse m'en libérer.

Je me souviens de l'été de mes douze ans. Ma mère m'avait emmené voir *Pelléas et Mélisande* au Festival de théâtre de Spa. Le climat de la pièce était si envoûtant que j'ai insisté pour aller la revoir les deux jours suivants. À la fin des applaudissements qui clôturaient la représentation, ma mère m'avait retrouvé tellement ému qu'elle s'était arrangée pour me faire rencontrer les acteurs dans les loges. Même démaquillés et déjà en habit de ville, ils paraissaient encore sous le charme de l'histoire qu'ils venaient de jouer ; ils marchaient lentement, passant d'un couloir à l'autre, toujours perdus dans les brumes de la forêt de *Pelléas et Mélisande*.

J'étais incapable de leur dire un mot qui aurait pu les arracher à l'entre-deux-mondes dans lequel ils semblaient flotter.

Sur la scène éclairée par des néons, les techniciens terminaient de démonter le décor, roulaient sur elle-même une immense forêt peinte à grands traits. C'était la forêt que, quelques minutes plus tôt, j'avais vue si magique, à moitié cachée derrière un brouillard artificiel.

Quand tous les éléments du décor ont été remisés dans un camion, j'ai marché sur le plateau vide. Seules, sur le plancher noir, subsistaient de toutes petites croix blanches en toile adhésive, placées là comme points de repère pour que les acteurs trouvent leurs marques au fond de la forêt. J'étais complètement fasciné par ces marques ; elles indiquaient l'endroit précis d'où étaient partis ces mots qui m'avaient tant touché. En les observant de près, j'avais remarqué qu'elles étaient enduites d'un blanc légèrement brillant pour mieux apparaître dans le noir. Je les considérais comme des peintures précieuses, bien plus précieuses que la grande toile de la forêt qui avait perdu tout son mystère dès que je l'avais vue "en vrai". Me découvrant complètement fasciné par ces marques, un régisseur me dit très gentiment que, comme c'était leur dernière à Spa, si ça me faisait plaisir, je pouvais les retirer et les emporter.

Ces marques, je les ai conservées. Je les ai collées sur des petites planchettes de bois noircies au brou de noix, comme pour leur faire retrouver le plancher de la scène du théâtre de Spa.

Mon père n'avait de passion ni pour le théâtre en général, ni pour *Pelléas et Mélisande* en particulier, ni même pour la peinture précieuse. Ce qu'il aimait, c'était l'histoire avec un grand *h*, et moi aussi, il m'aimait bien. Ainsi, lorsque je lui ai montré ma collection de croix blanches, il a tout fait pour les trouver intéressantes. Il disait qu'elles lui rappelaient ses petits soldats de plomb avec lesquels, à mon âge, il avait passé tant d'après-midi pluvieux. Pendant des mois, dès qu'il en avait l'occasion, il disposait et déplaçait mes croix avec "une rigueur toute scientifique" (comme il disait) pour me rejouer les grandes batailles de l'histoire de l'humanité. La prise de Jérusalem, en 612 avant notre ère, où Nabuchodonosor envoie Nabuzaradan, le chef de sa garde personnelle, au cœur du Temple de Salomon. La bataille de Lépante, en 1571, où deux cent trente galères ottomanes affrontent deux cent huit galions de l'Invincible Armada espagnole dans le golfe de Corinthe, non loin d'Ithaque.

Comme par enchantement, chacun de ces noms si exotiques venait se greffer sur la petite croix blanche que mon père avait attribuée aux différents protagonistes pour les rendre plus vivants. Je me rendais compte qu'il suffisait de prendre ces croix en main, ou même simplement d'y poser les yeux, pour garder en mémoire les histoires qu'on leur avait fait porter.

Au collège, le cours d'anglais me donna une bonne occasion de vérifier par moi-même leur pouvoir. Notre professeur nous avait demandé d'apprendre par cœur un ancien conte écossais : *La Cible*. Tout le monde devait le connaître sur le bout des doigts pour le prochain contrôle ; l'un d'entre nous serait désigné au hasard pour le dire tout haut. Je m'étais entraîné à raconter *La Cible* en m'aidant de mes petites croix blanches.

Vint enfin le jour tant attendu. Voyant que je m'agitais sur mon banc comme une souris au fond de son bol, le professeur m'a choisi pour réciter *La Cible* devant la classe. J'avais disposé quelques croix blanches à mes pieds et, passant de l'une à l'autre, je me suis retrouvé corps et âme dans chacun des lieux, dans chacun des personnages de l'histoire.

*Au soleil couchant, un renard s'introduit dans le poulailler d'une ferme isolée à la lisière de la*

forêt. “Cette fois-ci, tu ne m’échapperas pas !” s’écrie le fermier qui a vu venir le danger. Aussitôt, il prend son bâton et coince l’animal dans l’angle d’un mur. Il est prêt à porter le coup fatal lorsqu’il sent son bâton partir brusquement en arrière. C’est son fils qui s’y est accroché. “Non, mon père, ne lui fais pas de mal, il est trop beau, épargne-le.” L’animal ne demande pas son reste.

“C’est malin, hurle le père, maintenant il est parti. Tu ne fais rien de bon dans la ferme. Va dans ta chambre, sans manger, et n’en sors pas avant demain matin.”

Dès que la nuit est tombée, l’enfant glisse son traversin sous les couvertures en lui donnant la forme d’un enfant endormi, il laisse juste dépasser une chaussette de la même couleur que ses cheveux, puis s’en va par la fenêtre. Il s’enfonce dans la forêt et file droit dans la tanière du renard.

“Tu m’avais promis de ne plus revenir, dit-il au renard. Je ne comprends pas, je fais tout pour toi, pour te sauver de la fureur de mon père. Je t’apporte même à manger. Qu’as-tu encore besoin de venir rôder dans le poulailler ?

— Je voulais juste les regarder, répond le renard, elles sont tellement belles.

— Regarde-les de plus loin.

— J'ai bien essayé, mais je m'approche sans même m'en rendre compte.

— Écoute, voilà ce que nous allons faire. Tous les jours, quand je viendrai t'apporter à manger, tu ouvriras bien tes longues oreilles et je te parlerai d'elles. Du mieux que je peux. Je te les décrirai si fidèlement que ce sera comme si tu les avais en chair et en os devant toi.

— C'est d'accord.”

Les deux amis conversent ainsi toute la nuit — une nuit de pleine lune —, allongés sur le tapis de petites plumes qui recouvrent le sol de la tanière. Au moment de rentrer chez lui, à l'instant même où il sort la tête de son abri, l'enfant voit au loin la silhouette d'un cavalier à l'arrêt. Dans le froid du petit matin, son cheval est fumant de transpiration ; de ses naseaux s'échappent de longs nuages de buée. Le cavalier retient son souffle. Il a un arc tendu entre les mains. Le fin fil de l'arc ne tremble pas. La flèche, une magnifique flèche d'argent, est totalement immobile, prête à partir au cœur du terrier. L'enfant, lui non plus, ne bouge pas d'un millimètre. Il est subjugué par la majesté de ce cavalier. D'un seul coup, le soleil perce la brume. L'enfant est ébloui par un de ses rayons. Il cligne des yeux. Trop tard, quand il les a rouverts, le cavalier, son cheval, l'arc, sa flèche ont disparu.

*L'enfant rentre chez lui par la fenêtre. Son père n'a pas remarqué son absence. L'enfant ne pense plus qu'au cavalier. La nuit venue, après avoir bien aménagé son lit, il va discrètement rejoindre son ami le renard, passe le temps en lui parlant des poules. Au petit matin, il glisse la tête hors de la tanière et scrute la forêt toujours embrumée. "N'espère pas la présence de ton cavalier, dit le renard, il n'apparaît qu'au sortir des nuits de pleine lune."*

*Arrive enfin la nouvelle lune ronde. L'enfant n'a jamais aussi bien parlé des poules à son camarade. Le moindre détail est bon à raconter pour se tenir éveillé jusqu'aux petites heures. À l'aurore, le cavalier est fidèle au rendez-vous. Exactement dans la même posture que la dernière fois. L'enfant sort de la tanière. "Vite, se dit-il, je dois le rejoindre avant que le soleil ne perce la brume."*

*— Non, ne t'approche pas, dit le renard, il faut rester à distance. Tu me l'as toujours dit."*

*Mais l'enfant n'en peut plus. La tentation est trop forte, il se lève et marche le cœur battant. La flèche d'argent est pointée droit sur lui. Il ne s'en soucie pas. L'essentiel est d'arriver à hauteur du cavalier merveilleux. Au moment d'atteindre son but, le monde semble se dissoudre sous ses pieds. Sans la moindre*

*résistance, l'enfant traverse le cheval et son cavalier, la flèche et son arc. Il les traverse comme on traverserait un arc-en-ciel. Il n'y a rien. Que des gouttes de rosée en suspension qui reflètent un tronc calciné en forme de cheval et de cavalier, un fil d'araignée tendu sur une branche courbe rongée par le lichen, une longue plume de faisan déposée sur la branche comme une flèche d'argent. L'enfant prend la plume, puis, la tête basse, retourne au terrier, dit adieu au renard, rentre chez lui, se jette sur son lit et plante violemment la pointe de sa plume dans le traversin, juste à l'endroit du cœur. Dans un sanglot, il crie : "C'est fini, maintenant c'est bien fini."*

*Réveillé par ces pleurs, le père ouvre la porte. "Qu'est-ce qui est fini, mon fils ?*

*— C'est fini, je ne me raconterai plus jamais d'histoire. À partir d'aujourd'hui, je vais t'aider dans les travaux de la ferme, mon père. Et je ne mettrai plus jamais les pieds dans la forêt. Dans la forêt, il n'y a que du mensonge." L'enfant avait prononcé cette dernière phrase d'une toute petite voix. Sans doute ne voulait-il pas qu'elle parvienne aux longues oreilles du renard.*

Mes petites croix m'avaient aidé à raconter *La Cible* comme si j'y étais vraiment. C'était un moment merveilleux.

Par la suite, dès que j'avais terminé la lecture d'un roman que je ne voulais pas oublier, je déposais mes croix comme des petits cailloux sur le plancher de ma chambre. Chacune devenait un lieu ou un personnage bien précis.

Grâce à elles, j'ai passé des journées dans ma chambre à me rejouer mes histoires préférées.

Mais voilà, un jour – c'était l'excursion annuelle de l'école –, notre classe devait partir pour une journée d'escalade dans l'ancien fort de Dave. Le fort de Dave est resté célèbre dans toute la région pour avoir été le théâtre de violents combats durant les guerres de 14-18 et de 39-45. Il est juché sur une haute falaise qui domine la Meuse. Nous devions escalader cette falaise ! Avec le vertige qui m'assaillait dès que je montais ne fût-ce que sur un escabeau, il était hors de question que je tente l'aventure. Le matin même, j'ai dit à mes parents que j'avais été malade toute la nuit et que je me sentais toujours très faible. Il valait mieux que je reste à la maison. Ainsi, pendant que les autres escadaient réellement la falaise, moi, bien au chaud dans ma chambre, je disposais mes petites croix avec une "rigueur toute relative" et rejouais la bataille de la prise du fort de

Dave. Mes croix étaient devenues des petits soldats. J'imaginai les ennemis qui, lors de l'assaut du fort, tombaient mortellement de la falaise. Je pouvais jouer la longue et effroyable agonie de chacun d'eux. J'ai passé une journée formidable. Mais en début de soirée, quand mon père est rentré du travail (normalement il venait toujours me dire bonsoir dans ma chambre), il s'est attardé au salon pour s'entretenir à voix basse avec ma mère. J'étais derrière la porte, j'entendais tout. Ils s'inquiétaient pour moi. Mon père n'avait pas été dupe de ma prétendue maladie.

Ma mère disait : "On l'a peut-être trop entraîné dans les histoires. Il reste seul dans son monde. Je vois bien qu'il n'est pas comme les autres enfants de son âge ; il ne joue jamais avec ses camarades, il ne lit pas leurs bandes dessinées. D'ailleurs, il ne dessine même pas, il reste des journées entières dans sa tête, devant ses petites croix."

Mon père jugeait indispensable d'envisager une véritable rupture dans mon éducation ; il fallait que je découvre l'esprit d'équipe ; on devait me faire faire de l'exercice physique et m'inscrire dans un club de sport.

De l'exercice physique ! C'était vraiment trop pour moi, une réaction s'imposait.

“Les faits parlent d’eux-mêmes. Les objets aussi parlent d’eux-mêmes. Et moi ? Est-ce que je parle de moi-même ? Mes amis disent que oui, qu’il me suffit d’ouvrir la bouche pour commencer à parler de moi-même. Mais quand je me tais, quand je me regarde dans l’eau qui passe, qu’est-ce qu’elles me disent, mes rides ? Rien. Elles ne s’intéressent pas à moi. Elles jouent avec les formes, toujours nouvelles, des ondulations de la rivière.”

Patrick Corillon est un artiste et conteur belge. Après des études à l’Institut des hautes études en arts plastiques à Paris, il favorise le voyage et une expérience pratique de l’art mêlant installation, scénographie, sculpture, édition de livres, réalisation de films et arts vivants.

*ACTES SUD - PAPIERS*

DÉP. LÉG. : FÉVRIER 2024

19,50 € TTC France

ISBN 978-2-330-18716-3

